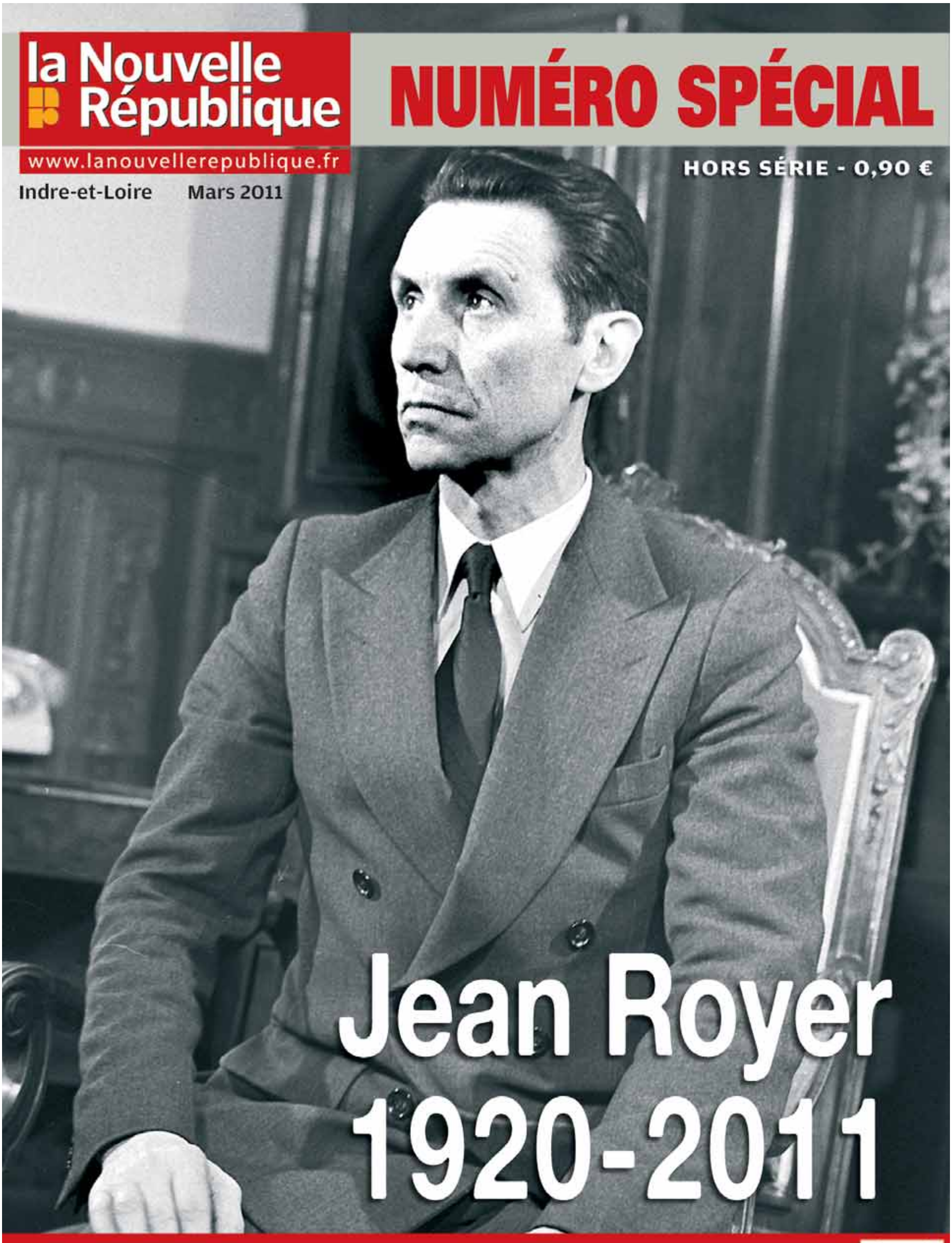
la Nouvelle République
www.lanouvellerepublique.fr
Indre-et-Loire Mars 2011

NUMÉRO SPÉCIAL

HORS SÉRIE - 0,90 €



Jean Royer 1920-2011

« Tours, cette ville, je l'ai aimée, servie. Je suis fier de mon action, sans regrets inutiles. »

R 28354 - 1103 - 0,90 €
3782835400901 1035

Jean Royer et Tours : trente-six ans d'un amour fou

De tous les maires qui ont présidé aux destinées de Tours, Jean Royer est sans doute celui qui s'est le mieux confondu avec sa ville.

Sans doute ce tribun incomparable aurait voulu mourir sur scène, dans une dernière charge héroïque contre les technocrates de Bruxelles, les écolos qui ne voulaient pas de barrage sur la Loire ou les défenseurs d'une morale permissive. Mais la vie est ainsi faite que ce guerrier à l'échine raide est mort sans arme, affaibli par la vieillesse et la maladie. Il ne reconnaissait plus personne, un comble pour un homme dont la mémoire était phénoménale, presque inhumaine dira l'une de ses anciens adjoints.

Un visionnaire au charisme incomparable

Trois chiffres pourraient résumer la carrière de ce personnage d'exception : il fut onze fois député, six fois maire de Tours, deux fois ministre dans le gouvernement de Georges Pompidou, sans oublier, bien sûr, sa candidature à l'élection présidentielle de 1974. Une élection qui s'est soldée par un échec retentissant (3,18 %) et qui a laissé sur l'homme une cicatrice indélébile. Mais si Jean Royer a raté le rendez-vous avec son destin national, il a eu un parcours de maire remarquable, digne des Gaston Defferre, Jacques Chaban-Delmas et autre Jean Lecanuet.

Il fut certes connu, et moqué, pour son extrême rigueur morale qui en a fait le premier adversaire des cinémas pornos en France, mais il laissera surtout l'empreinte d'un grand bâtisseur et d'un visionnaire au charisme incomparable. De la rénovation du vieux Tours, citée dans toute la France pour son exemplarité, aux quartiers de l'Europe et des Douets à Tours nord, en passant par les Rives du Cher, les Fontaines, la faculté, le stade de foot de la Vallée du Cher, le centre international des Congrès… son œuvre est immense. Contrairement à la voisine orléanaise qui a choisi de construire un campus à l'extérieur de la ville, lui, a imposé une faculté en centre-ville. Non qu'il a gardé un souvenir ému de sa vie étudiante, mais Jean Royer ne supportait pas les clivages sociaux. Les jeunes avec les vieux, les riches avec les pauvres, les sportifs professionnels avec les amateurs. Il voulait une ville multiple que chacun soit fier d'habiter. Voilà pourquoi, pendant trente-six ans, la droite classique mais également une partie de la gauche a voté pour lui.

Sa fin de règne sera plus difficile. Contestée par une partie de sa garde rapprochée qui lui reprochait des choix politiques et budgétaires dangereux qui faisaient de Tours une ville seule, sans agglomération, ni soutien régional, il a fini par chuter en 1995, lors d'une triangulaire imposée par son ancien premier-adjoint. Il avait fait le combat de trop.

Jacques Benzakoun

Mai 1959 : Charles de Gaulle sur la place Jean-Jaurès en compagnie de Jean Royer tout juste élu maire de Tours. (Photo NR, Robert Lozelli)

la Nouvelle République
NUMÉRO SPÉCIAL
Jean Royer
1920-2011
« Tours, cette ville, je l'ai aimée, servie. Je suis fier de mon action, sans regrets inutiles. »

Textes : Jacques Benzakoun, Alexis Boddaert, Pierre Imbert, Jean-Éric Zabrodsky.

Photos : Pierre Fitou, Robert Lozelli, Gérard Proust, archives NR.

Réalisation :
Service des thématiques NR.

Secrétariat de rédaction :
Matthieu Pays.

Maquette/PAO :
Christelle Hélène-Kibleur, Christophe Garnier.

La Nouvelle République du Centre-Ouest
232 avenue de Grammont
37048 Tours Cedex 1
Tél. 02.47.31.70.00
Fax 02.47.31.70.70

Directeur de la publication
président du Directoire
Olivier Saint-Cricq

Directeur de la rédaction
Philippe Rivière

Rédacteur en chef
Bruno Bécard

Responsable Thématiques
Dominique Lavrilleux

Régie publicitaire
NR Communication
Tours : 02.47.60.62.51

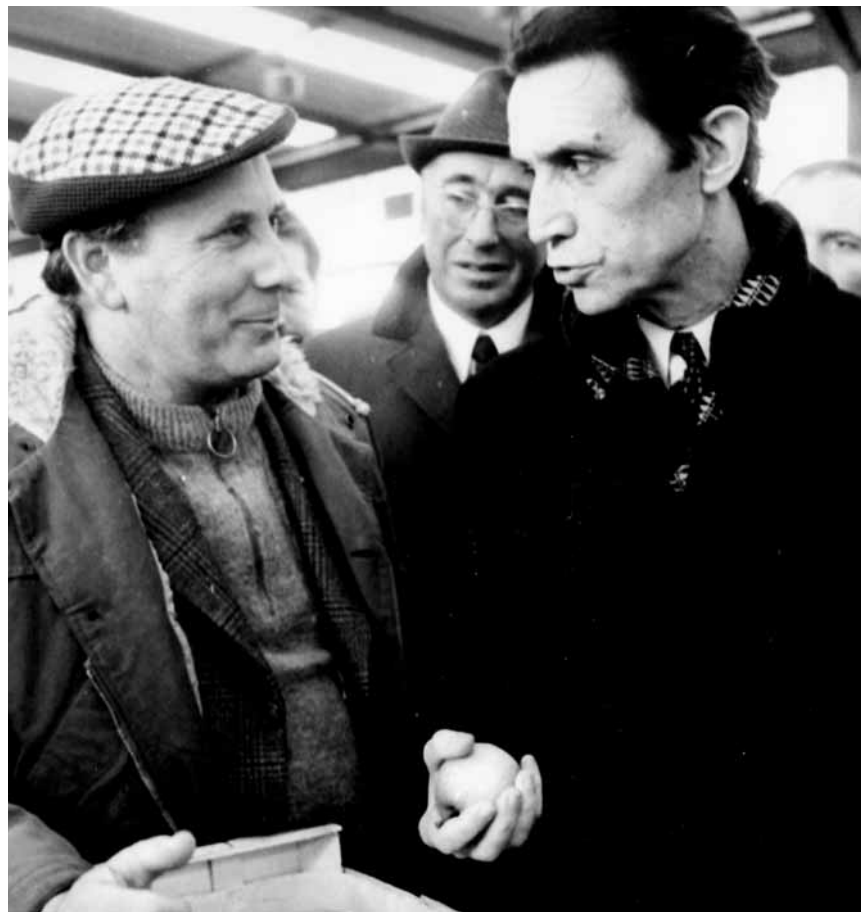
Imprimerie La Nouvelle République - Tours

CPPAP 0610 C 87037 - ISSN 0152-2590

Les 17 mandats de l'ancien instit'

Onze fois député, six fois maire de Tours, deux fois ministre : Jean Royer disparaît après une carrière politique bien remplie et une vie entièrement dédiée à « sa » ville de Tours.

Le 18 juin 1995, les électeurs tourangeaux renvoyaient dans ses foyers, à 75 ans, l'inamovible premier magistrat de la ville : maire de Tours depuis 1959, réélu au premier tour à cinq reprises, Jean Royer, à l'issue d'une triangulaire provoquée par le maintien de son premier adjoint entré en dissidence, Michel Trochu. Le « roi Jean » devait céder son siège au socialiste Jean Germain. Le combat de trop ! En ce soir de défaite historique, celui qui régna durant trente-six ans en maître quasi absolu sur sa ville, ce « J. R. » brocardé encore par ceux qui se souvenaient de ses croisades de père-la-pudeur dans les années 70, restait fidèle à lui-même. Dans les colonnes de la NR, il déclarait avec des accents quasi churchilliens : *« Je continuerai à aider notre ville auprès des ministres et des administrations. Je suis fier d'avoir servi pendant trente-six ans une ville dont le territoire est passé de 1.350 à 3.400 hectares, qui a développé son économie, sa culture, le sport, son patrimoine historique et naturel. Cette ville, je l'ai aimée, servie. Je suis fier de mon action, sans regrets inutiles. Les luttes politiques passent par les victoires et les défaites avec la volonté de servir au-dessus de tout. »* Et c'est vrai que pour « cette ville », où il n'avait pourtant pas vu le jour (puisque né le 31 octobre 1920, à Nevers), Jean Royer avait une affection réelle. Il faut dire qu'il y débuta ses études à l'école primaire supérieure Paul-Louis-Courier, avant de pousser les portes de l'école normale d'instituteurs d'Indre-et-Loire.



Entre 1959 et 1995, Jean Royer sera élu six fois maire de Tours, dont cinq fois dès le premier tour. (Photo archives NR)

« Cette ville, je l'ai aimée, servie. Je suis fier de mon action, sans regrets inutiles »

Le fils de Léon-Antoine Royer, employé principal de banque, après un crochet par la faculté des lettres de Poitiers, où il obtint un certificat de licence de lettres, allait endosser la blouse grise d'instit' à Langeais (1945-1948) et à Sainte-Maure (1950-1954). Puis, de 1954 à 1958, on le retrouve professeur au cours complémentaire (on ne dit pas encore collège) Michelet. Mais, depuis plusieurs années, le démon de la politique titillait Jean Royer. A 27 ans, et pour quatre ans, le jeune enseignant est délégué départemental du Rassemblement du peuple français (RPF), le mouvement créé après guerre par le général de Gaulle. C'est là, sans doute, que le futur maire de Tours prend goût au combat d'idées. Il sera même candidat malheureux du RPF aux législatives de 1951. Et il lui faudra attendre 1958, année du retour aux affaires de l'homme du 18 juin, pour être enfin élu député non-inscrit de la 1re circonscription. Un an plus tard, il enlève la mairie du chef-lieu de l'Indre-et-Loire. Le début d'une carrière d'une exceptionnelle longévité ! « J. R. » siègera en effet sur les bancs de l'Assemblée nationale jusqu'en 1997, avec seulement une interruption de trois ans, entre 1973 et 1976, période pendant laquelle il occupera deux postes ministériels : Commerce et Artisanat, puis Postes et Télécommunications, et se présentera à l'élection présidentielle de 1974 consécutive au décès de Georges Pompidou. On l'a dit plus haut : le « roi Jean » connaîtra la même réussite au plan municipal, jusqu'au combat de trop et la défaite de 1995. Depuis lors, redevenu simple citoyen, mais toujours invité à moult manifestations officielles en sa qualité d'ancien maire et député, Jean Royer arpentait quasi quotidiennement les trottoirs du centre-ville, étonnante silhouette à la Louis Jouvet, coiffée d'une casquette vissée à l'américaine. Il ne dédaignait pas engager la conversation avec tout un chacun, dissertant à l'envi sur le déclin de la France et les remèdes à lui apporter. Une sorte de retour aux sources pour le vieux professeur.

Pierre Imbert.

Jean Royer tout sourire, en 1974. Une image rare de cet homme qui avait gardé de ses débuts d'instituteur à Langeais et Sainte-Maure, l'air sévère et le verbe cassant. (Photo archives NR, Gérard Proust)

échos

Jamais en avion !

Il avait horreur de prendre l'avion. A tel point que, durant sa campagne présidentielle, il ne se déplaçait qu'en train. Et lorsqu'il s'était rendu dans la ville chinoise de Luo-Yang, avec laquelle Tours était jumelée, Jean Royer avait pris le Transsibérien : un voyage qu'il avait évoqué devant nous avec un plaisir réel.

Seins tourangeaux

Pendant sa campagne présidentielle de 1974, Jean Royer avait provoqué quelques chahuts dans ses meetings. On se souvient de cette jeune fille montrant sa poitrine au candidat, à Toulouse. La photo fit le tour de France. Et, 21 ans plus tard, le soir de la victoire de Jean Germain aux municipales, une jeune Tourangelle réitéra la performance, place Jean-Jaurès, à Tours.

Foot et pêche

L'ancien maire de Tours était un fan du ballon rond et un amateur des plaisirs halieutiques. Grand pêcheur devant l'éternel, il avait un jour emmené un de nos confrères taquiner le poisson de bon matin sur les bords de Loire. Quant au football, Jean Royer en était aussi un mordu. Il excellait au poste de gardien de but !

Tragédie grecque !

Avant d'être licencié par Jean Royer, le comédien et metteur en scène André Cellier, directeur du centre dramatique de Tours, avait eu le temps d'inscrire, notamment, Brecht à son répertoire. Pas vraiment l'auteur de chevet du maire. Qui, lors de sa première rencontre avec Gilles Bouillon, lui aurait dit : *« Montez-nous une tragédie grecque. J'aime ça ! »*

Retraite ?

N'ayant plus aucun mandat électif, Jean Royer n'en continuait pas moins, au début, à assister aux réunions et meetings politiques sur Tours et répondait présent quand il était invité à tel ou tel événement. Il aimait bien aussi arpenter les trottoirs du centre-ville et entamer avec les gens les plus variées des discussions où l'avenir (sombre) du pays revenait souvent dans la conversation.

Sobriété

Dans une région où boire un bon coup fait partie d'un certain art de vivre, Jean Royer, le Nivernais, se distinguait par sa sobriété. Dans les vins d'honneur et autres cocktails, il choisissait eau plate ou jus de fruit. Et il n'était pas du genre à attaquer les buffets froids par la face nord.

Mai 68

Parmi ses souvenirs de mai 68, Jean Royer racontait volontiers comment il s'était retrouvé coincé dans sa voiture, place Jean-Jaurès, par des enseignants en colère. A l'en croire, il ne s'était pas dégonflé et avait apostrophé ses... collègues.

L'homme des jumelages

Du vieux Tours au centre des Congrès Vinci, en passant par le Sanitas et les Rives du Cher, Jean Royer, en six mandats, changea profondément la physionomie de la ville.

Un chroniqueur des faits et gestes du maire de Tours eût pu écrire : « Et le roi Jean annexa… deux communes voisines (Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde), agrandissant ainsi son territoire. » Lorsqu'il prit les rênes de la ville de Tours, en 1959, celle-ci s'étendait en effet sur 1.350 hectares. Et encore avait-il manqué son OPA sur Saint-Cyr-sur-Loire, à cause de la ténacité des élus de la petite voisine. Quand il rendit les clés, trente-six ans plus tard, elle atteignait les 3.400 hectares ! Entre temps, Jean Royer s'était façonné une image de maire bâtisseur avec des chantiers qui transformèrent profondément la physionomie de la ville. Il y eut le Sanitas d'abord : une cité à taille humaine, comparée à celles des régions parisienne ou lyonnaise. Les Rives du Cher aussi bien sûr, un projet pharaonique du maire de Tours, un des plus gros chantiers urbains des années 60-70. Les vieux Tourangeaux ont gardé en mémoire le ballet impressionnant des scrappers, pelleteuses et autres engins diaboliques remodelant totalement le Cher, avant que sortent de terre une kyrielle d'immeubles. Puis le quartier des Fontaines, que leur caractère excentré par rapport au centre-ville fit longtemps montrer du doigt par les adversaires des ghettos urbains. Enfin Jean Royer fut également l'homme du Technopôle, construit sur des terrains remblayés et devenu quartier des Deux-Lions. L'autre grand œuvre du disparu fut, ne l'oublions pas, la réhabilitation du vieux Tours. Loi Malraux à l'appui et avec l'aide précieuse de l'architecte Pierre Boille, cet ensemble urbain à l'inestimable valeur historique, dont la place Plumereau était le centre, retrouva vie et animation après plusieurs décennies de lente dégradation. Au prix de l'exode de ses habitants de l'époque, petites gens « chassés » vers d'autres cieux par la rénovation. On n'aura garde d'oublier dans ce tableau non exhaustif des réalisations royéristes l'urbanisation de Tours-Nord, avec les fameux « pavillons du maire », fleurons d'une idée chère à J. R. : l'accession à la propriété pour le plus grand nombre. Et pour finir, le centre de congrès Vinci qui marqua le dernier mandat de Jean Royer. La construction de ce fleuron de l'architecture d'aujourd'hui fit tiquer sans doute plus d'un électeur traditionnel du maire. Lui en qui certains adversaires voulaient voir à la fois le bâtisseur et le démolisseur, fit montre d'intelligence en faisant reconstruire à l'identique le pont Wilson écroulé un 9 avril 1978.

En trente-six ans de mandat, Jean Royer a presque triplé la surface de la ville de Tours. (Photo archives NR)

Les « pavillons du maire », fleurons de l'accession à la propriété

L'homme qui voulut dompter la Loire

Il voulait canaliser la Loire, à coups de bulldozer. Aucun des quatre barrages envisagés ne verra le jour.

Pour canaliser le lit du fleuve, Jean Royer rêvait de construire quatre barrages, sur le haut du cours de la Loire, sur l'Allier et sur le Cher. (Photo archives NR)

Domestiquer le dernier fleuve libre d'Europe : la croisade de Jean Royer s'était traduite, le 20 janvier 1986, par un programme de travaux sur dix ans comprenant la construction de quatre barrages : Serre-de-la-Fare, sur le haut cours de la Loire, Naussac 2 et Le Veurdre sur l'Allier, et Chambonchard, sur le Cher.

A la tête d'un Établissement (EPALA) rassemblant un grand nombre d'élus du Bassin ligérien et avec le concours de l'État, le maire de Tours va jouer l'argument sécuritaire pour régulariser la sauvageonne dont les derniers grands débordements datent de la moitié du XIXe siècle.

Mais bientôt, les élus sont soupçonnés de vouloir régulariser le fleuve pour mieux continuer à construire en zones inondables. Le bâtisseur Jean Royer n'a-t-il pas l'intention d'ériger dans sa ville, une cité de 5.000 logements sur la plaine de la Gloriette, en bordure du Cher ?

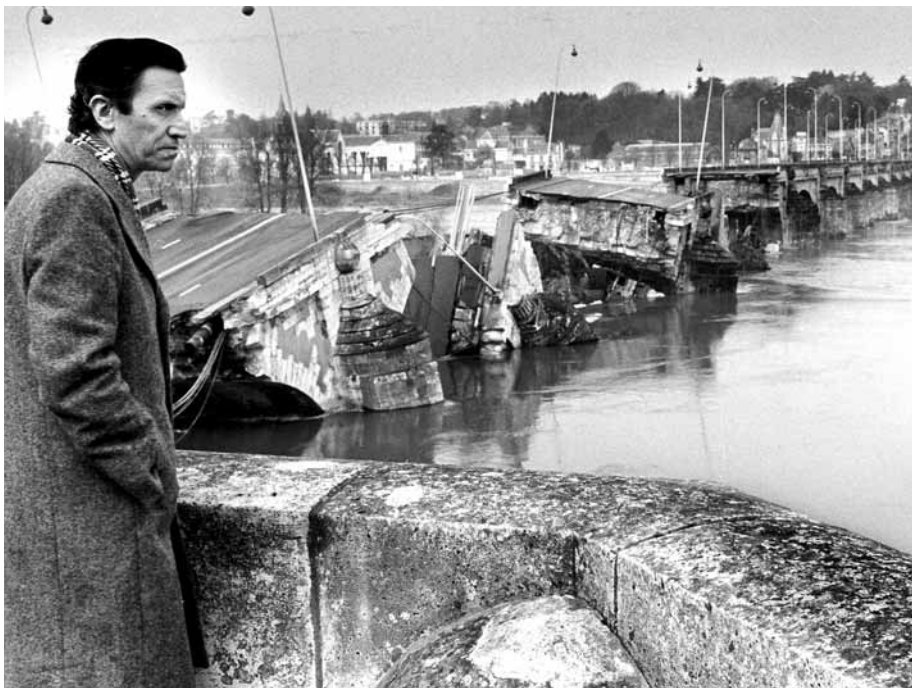
En juin 1988, des écologistes sous la bannière de « Loire vivante » commencent par occuper le site de Serre-de-la-Fare, près du Puy-en-Velay, où quatorze kilomètres de gorges sauvages sont promis à la noyade.

La lame de fond contestataire finit par atteindre le gouvernement qui doit annoncer le gel des projets, en février 1990. Traité de bétonneur, le roi Jean ne perçoit pas que sa conception d'un aménagement aux bulldozers est dépassée. Les écologistes mettent en avant des solutions alternatives avec des méthodes plus douces comme la réutilisation des déversoirs et l'entretien du lit pour préserver un écosystème unique. Malgré l'appui d'alliés de circonstance, comme les communistes, Jean Royer finira par jeter l'éponge.

Ce fut d'autant plus difficile à avaler pour lui que c'est un ministre de droite, Roselyne Bachelot, qui enterrera définitivement, en septembre 2002, le programme des barrages. Il en éprouvera toujours une cruelle déception.

Alexis Boddaert.

Février 1990 : tous les projets sont gelés



Un pont plus loin

Ce jour-là, Jean Royer a la mine sombre de celui qui a frôlé le pire et côtoyé des abîmes. Le maire de Tours, prévenu immédiatement de la catastrophe, s'est en effet rendu sur les lieux. Et contemple, l'œil noir, son vieux pont Wilson effondré. Nous sommes le 9 avril 1978. J. R., comme tous les Tourangeaux, est sous le choc. Mais il en faudrait plus pour abattre l'ancien instituteur. Général en chef, il va galvaniser les services de la ville, se battre avec l'administration pour obtenir de l'armée un, puis deux ponts Bailey. Enfin, le maire organisera un référendum qui verra retenue la solution d'une reconstruction du pont à l'ancienne. Le jour de l'inauguration, Jean Royer aura à ses côtés un ministre... communiste, Charles Fiterman.

Vieux Tours : merci Malraux !

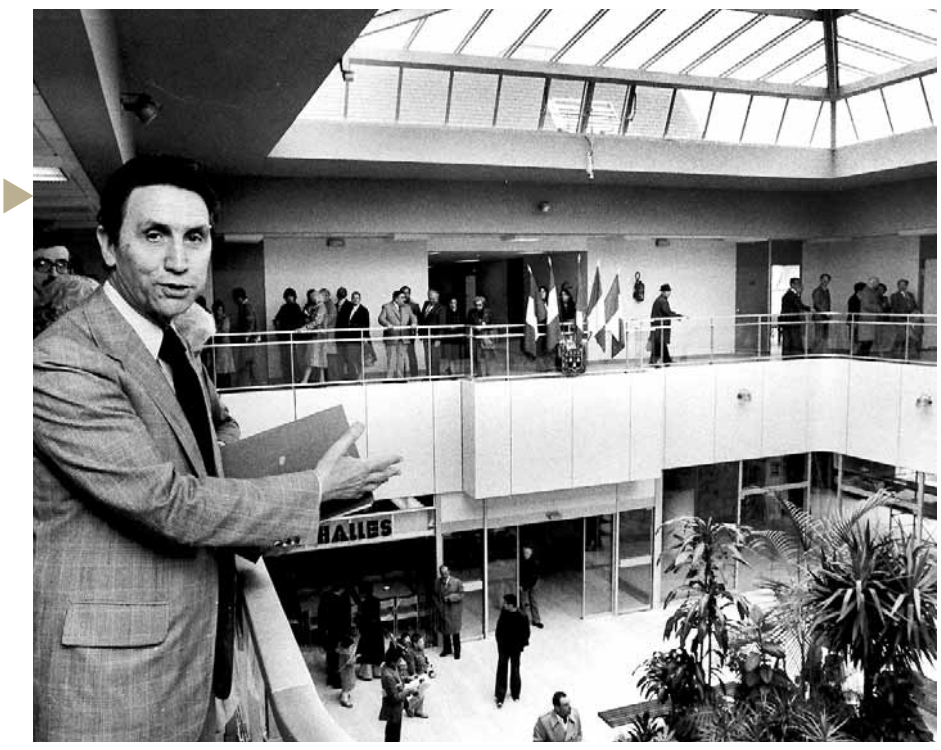
Le vieux Tours rénové : Dieu sait si l'ancien maire aimait à le faire découvrir à ses hôtes de passage. Comme ici, Anne-Aymone Giscard d'Estaing, épouse du troisième président de la Ve République, à laquelle Jean Royer sert ce jour-là de guide attentionné. Derrière lui, on reconnaît l'architecte Pierre Boille, maître d'œuvre de cet important chantier de rénovation du secteur Halles-Plumereau. Tours bénéficia de la loi Malraux pour la réhabilitation d'un quartier aussi pittoresque que dégradé par les ans et dont les habitants d'origine, soit une population plutôt modeste, allaient céder la place à des catégories sociales plus aisées. Encore quelques années et la place Plum' devenait le rendez-vous des noctambules de tous poils...

Logement : il invente une ville nouvelle

Jean Royer s'est taillé, au fil des ans, une solide image de bâtisseur dont la métamorphose de sa ville donne une idée. Sanitas, Rives du Cher, Fontaines, sans oublier les quartiers nord et leurs fameuses « maisons du maire » : héritant d'une ville ayant souffert pendant la guerre et à l'étroit entre Loire et Cher, Jean Royer allait lui « offrir » plusieurs chantiers qui permirent de faire face au problème du logement. Occasion de procéder à moult inaugurations avec discours et rubans coupés. Comme ici, au Sanitas : dans un décor de terrain vague et sous les yeux du jeune André-Georges Voisin (au centre), J. R. ajoute une pierre à sa réputation de bâtisseur. Une réputation qui dépassera même les frontières de l'Hexagone, puisqu'à une époque, le chantier des Rives du Cher sera « le plus grand d'Europe ».

Nouvelles Halles : le royaume du bon goût

L'ancien ministre du commerce et de l'artisanat affiche sa satisfaction : Tours inaugure enfin, ce 23 avril 1980, ses nouvelles Halles. Le chantier, qui a pris du retard, a bouleversé tout le quartier pendant plusieurs années. Exit les anciens bâtiments style Baltard, dont la silhouette rétro cachait mal une vétusté certaine. Fini le restaurant Matignon situé à l'intérieur des halles, où se retrouvaient à midi le petit peuple et ceux qu'on n'appelait pas encore bobos. Le nouveau bâtiment, royaume des gourmets, abrite aussi une salle polyvalente, la maison des syndicats et plusieurs salles réservées aux associations. Jean Royer peut être fier de son « enfant ». Lequel, en grandissant, a dû s'offrir un sérieux lifting.



Vinci : une réussite au prix fort

Deux hommes du bâtiment, chacun à sa manière, sous les flashes des photographes. Nous sommes en septembre 1993, le jour de l'inauguration du centre des congrès Vinci, à Tours. Jean Royer, qui est à deux ans de la fin de son dernier mandat, remet les clés du « grand vaisseau gris de la modernité » à Jean Nouvel, l'architecte choisi par la ville pour sa réalisation. Une signature aussi prestigieuse ne convainc pas les adversaires irréductibles du projet, qui craignaient depuis le début l'effet verrue architecturale dans un quartier XIXe. Dix-huit ans après, le Vinci s'est fondu définitivement dans le paysage urbain tourangeau. Reste à rappeler qu'il coûta cher au contribuable. Mais il en eût fallu plus au maire pour refuser le projet Nouvel.

L'ÉLÈVE ET LE MAITRE

Qu'il est jeune sur cette photo prise le 10 mai 1959 ! Les deux hommes se regardent les yeux dans les yeux, avec dans ceux du maire de Tours toute l'admiration de l'élève pour le maître ! Nous sommes au début de la longue carrière d'élu de Jean Royer. Celui-ci, à 39 ans, reçoit dans sa bonne ville le général de Gaulle, président de la République. Le premier a adhéré après guerre au parti créé par le second, le Rassemblement du peuple français (RPF). Sous ses couleurs, Jean Royer tentera même sa chance aux élections législatives de 1951. Le côté « au-dessus des partis » de de Gaulle devait plaire au futur maire de Tours. Qui ne manquait pas une occasion de rappeler qu'il siégea longtemps comme non-inscrit à l'Assemblée nationale.

UN VRAI RESPECT POUR FRANÇOIS MITTERRAND

François Mitterrand n'était pas de son bord, mais Jean Royer avait du respect pour l'homme de lettres qu'il était. Il l'a reçu dans sa ville, à Tours, le 23 février 1988, avec beaucoup de courtoisie, alors que le président socialiste briguait un deuxième mandat.

AVEC RAYMOND BARRE UNE VRAIE COMPLICITÉ

Jean Royer dans son grand manteau en cuir noir, Raymond Barre dans son imper gris de fonctionnaire : sur fond de vieux Tours, cette image de deux hommes au look si dissemblable symbolise les liens qui vont unir le maire de Tours et le deuxième Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing. Le « meilleur économiste de France » (dixit VGE) avec ses prêches sur la nécessaire rigueur pour sortir le pays du marasme dans lequel il s'enfonce, aura l'écoute du maire de Tours. Celui-ci, quand Barre se présentera à la présidentielle de 1988, lui apportera d'ailleurs son soutien. Et les familiers de Jean Royer se souviennent sans doute encore des numéros d'imitation de Raymond Barre que le premier exécutait quand il était d'humeur badine.

« OH, CHÉRI, CHÉRI... »

Voilà une photo qui nous change un peu de l'univers politique dans lequel baignait habituellement Jean Royer ! L'actrice Alice Sapritch était de passage en Touraine en novembre 1974 pour une émission radio de Michel Drucker. Celle qui incarnait un certain non-conformisme avait souhaité rencontrer le maire de Tours. Ce dernier, en parfait gentleman, reçut donc dans son bureau l'étonnante Alice. Deux « gueules » face à face : le casting idéal ! Sapritch avec son grand chapeau, son fume-cigarettes et sa voix rauque, Royer avec son côté Louis Jouvet mâtiné de Savonarole, avaient échangé leurs idées et leur numéro de téléphone, et pris rendez-vous pour organiser un festival de cinéma... qui ne vit jamais le jour !

AMIS ET TRAHISONS...

Il a l'air bien sombre sur la photo, le maire de Tours. Est-ce le fait d'avoir dû faire, ce 19 juin 1981, le déplacement au palais des sports pour siéger à la tribune d'un meeting de Jacques Chirac, dont les amis politiques en Indre-et-Loire n'ont pas toujours fait copain-copain avec lui ? Ou alors, Jean Royer se souvient-il à ce moment de l'élection présidentielle de 1974, quand un Jacques Chirac au sommet de son art poignarda dans le dos le candidat Chaban-Delmas et apporta son soutien à Valéry Giscard d'Estaing ? Une leçon de politique que médite peut-être, au moment de s'asseoir à la tribune, un J. R. qui ne savait pas encore que, lui aussi, un jour, serait « trahi » par l'un des siens. Nous voulons parler des municipales 1995 et de la triangulaire provoquée par le maintien de Michel Trochu.

UN DE SES PLUS BEAUX RUBANS

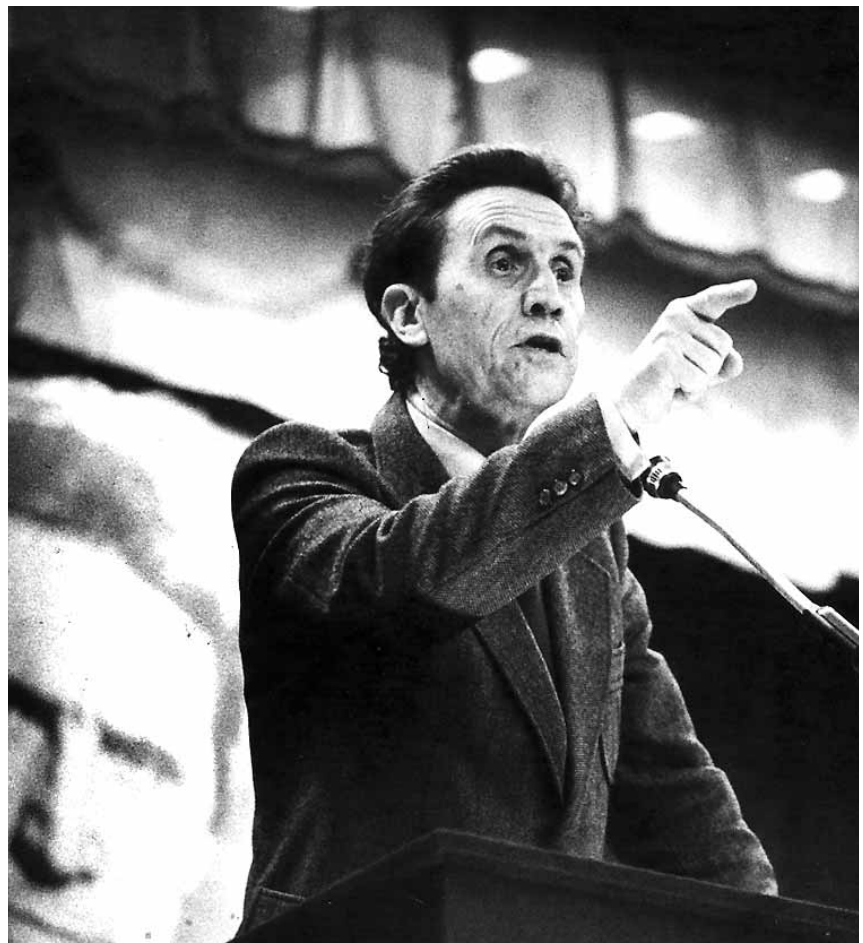
Il en aura coupé des rubans dans sa longue carrière d'élu ! Mais celui-là a dû revêtir, pour le maire de Tours, une signification particulière : nous sommes le 18 mars 1991 et Jean Royer recevait le plus populaire des Français : l'abbé Pierre. Celui-ci avait fait le déplacement pour inaugurer l'avenue des Compagnons d'Emmaüs, à Tours-Nord. Les politiques de tous bords, le milieu associatif, les représentants des différentes confessions avaient tenu à être présents à cette cérémonie où le vieil homme au béret et à la barbe blanche apparut fidèle à son image. Ce jour-là, le fondateur d'Emmaüs fut la « vedette » incontestée d'une cérémonie somme toute banale.

Campagne « vigoureuse et ardente »

Maire de Tours depuis quinze ans, ministre pour la deuxième fois, Jean Royer, à la mort du président Pompidou, en 1974, se rêve un destin national.

Le jeudi 11 avril 1974, alors que Georges Pompidou était décédé depuis neuf jours, Jean Royer annonçait au Premier ministre Pierre Messmer son intention de se présenter à l'élection présidentielle. Cela étant, le maire de Tours démissionnait immédiatement de ses fonctions de ministre des Postes et Télécommunications. Et il annonçait à la presse : *« Je retourne maintenant en Touraine, d'où s'organisera ma campagne, une campagne vigoureuse et ardente. »* Et d'expliquer : *« La France a besoin aujourd'hui de réformes audacieuses… Je me présente en toute liberté, en toute indépendance… »* Jean Royer, avec son slogan « Redonner un cœur à la France » et auréolé de son image de père-la-pudeur, de pourfendeur de mai 68 et de la décadence des mœurs, se lance dans la bataille avec sa ténacité légendaire. Lui qu'un dessinateur avait croqué dans une BD sur « Notre-Dame-de-Paris » sous les traits du méchant Frollo, allait en voir des vertes et des pas mûres lors de sa campagne. Ainsi ce meeting à Toulouse, où une jeune fille lui montra ses seins, faisant rire le pays entier. Mais il en aurait fallu plus pour désarçonner le maire de Tours, cet « épigone curieux du gaullisme », comme le qualifia alors *le Figaro.* Plus dure fut pourtant la chute ! Le 5 mai 1974, alors que François Mitterrand arrivait en tête avec 43,24 % des voix devant Valéry Giscard d'Estaing (32,60 %), Jean Royer devait se contenter de 3,18 % des suffrages des Français. Il ne pouvait se consoler qu'avec les 35,3 % obtenus dans sa bonne ville et les 33,81 % dans le département. Un peu sonné par son résultat, Jean Royer attendait novembre 74 pour déclarer, lors d'un meeting à Tours : *« Le moment est venu de reprendre une activité nationale. »* En 1976, à l'occasion d'une élection partielle, il retrouvera son siège de député. Un bail renouvelé pour 21 ans…

« La France a besoin aujourd'hui de réformes audacieuses… Je me présente en toute liberté, en toute indépendance… »



Avec son slogan « Redonner un cœur à la France », Jean Royer ne réunira qu'un peu plus de 3 % des électeurs. Un coup dur… (Photo archives NR)

Pierre Imbert.

Lors du débat Jean Royer-Maurice Clavel à la télévision, ce dernier lance un théâtral « Messieurs les censeurs, bonsoir ! » et quitte le plateau. (Photo sd)

On l'appelait le « père-la-pudeur »

Pourfendeur des idéaux de mai 68, Jean Royer entendait protéger « sa » ville contre la dérive des mœurs.

Encore aujourd'hui, le nom de Jean Royer reste accolé, pour certains, à censure, régression culturelle et ordre moral. Et c'est vrai qu'après mai 68, le maire de Tours hérita du surnom de père-la-pudeur pour ses prises de position pour le moins conservatrices. En avril 2002, il égrénait ses souvenirs des années 70 dans la NR : *« J'avais essayé d'interdire deux films, " Les Pulpeuses " et " Les Régates de San Fransisco ". Je m'en souviens : c'était des films porno… Loft Story n'est pas très loin, vous savez !… »* Les acteurs culturels tourangeaux de l'époque n'ont pas oublié non plus la saisie par la police d'œuvres jugées licencieuses, exposées dans une librairie du centre-ville et qui s'étaient attiré les foudres du maire. Il y eut aussi le départ de Tours du Festival international de courts-métrages, dont la renommée n'était plus à faire. Un film sur le Vietnam avait provoqué l'ire du premier magistrat de la ville et de l'un de ses adjoints. Comment oublier aussi le conflit qui opposa Jean Royer au comédien André Cellier, directeur du Centre dramatique, suivi du licenciement de ce dernier ? Quelques années auparavant, le maire de Tours avait accepté de débattre à la télévision avec Maurice Clavel *(notre photo)* sur le thème de la « décadence des mœurs »… et se retrouva seul sur le plateau après le départ théâtral du philosophe *(« Messieurs les censeurs, bonsoir ! »).* Enfin, au-delà de cette série d'événements, on rappellera seulement que Jean Royer ne manifestait pas un grand enthousiasme pour la modernité en art, même si, au fil des mandats, la politique culturelle de la municipalité allait connaître un développement indéniable…

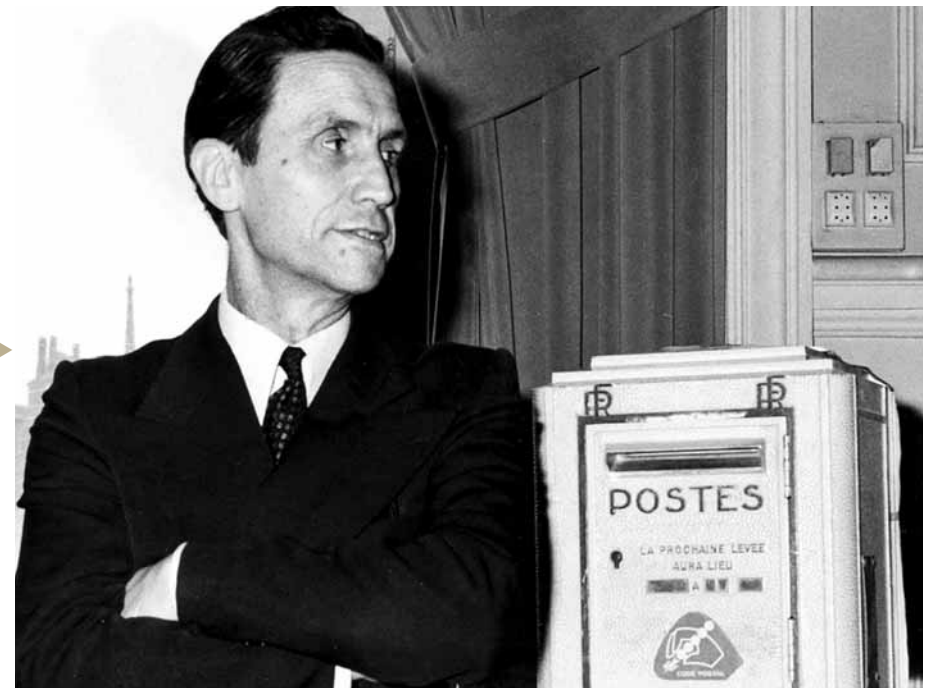
P. I.

Commerce : Royer sait se vendre

Comme l'indique l'affiche derrière la tribune, nous sommes en 1990. Tours accueille les états généraux du commerce, organisés par le syndicat national des associations de commerçants. Un monde que l'ancien ministre du Commerce et de l'Artisanat connaît bien, et où il jouit d'une évidente popularité. C'est que la loi Jean Royer (instituant notamment les commissions départementales d'équipement commercial), votée en 1973, est dans l'ensemble bien vue par la profession. Le ministre n'avait d'ailleurs pas hésité à défendre son texte en effectuant un mini-tour de France. Occasion pour lui de rencontrer Gérard Nicoud, alors leader national des petits commerçants, avec lequel Royer réussira à entamer le dialogue.

Une loi, deux portefeuilles

Dans le gouvernement de Georges Pompidou, Jean Royer décrochera deux maroquins : celui du Commerce et de l'Artisanat et celui des Postes et Télécommunications. Si le maire de Tours laissera son nom attaché à une loi dans le premier domaine, il n'aura pas le temps d'en faire autant dans le second. Le décès de Georges Pompidou, le 2 avril 1974, entraînera évidemment une élection présidentielle à laquelle se présentera Jean Royer. Lequel aura donc dû démissionner de son poste ministériel. Dire que sa candidature passera comme une lettre à la poste auprès des Français serait mentir (un peu plus de 3 % des voix au plan national).



Médias : le maire a bonne presse

A voir le matériel utilisé par nos confrères pour cet interview de Jean Royer, on se dit que la photo a dû être prise il y a déjà quelques années ! A ce propos, les rapports du maire de Tours avec la presse (écrite ou parlée) n'ont jamais été mauvais. Même si l'image de « père-la-pudeur » devait longtemps lui coller à la peau, véhiculée par des médias que J. R. savait néanmoins amadouer et mettre dans sa poche. L'orateur aux accents populistes, le tribun capable de discourir une heure sans la moindre note, c'était du bon pain pour les journalistes. Et pour les dessinateurs et caricaturistes de tous poils aussi : Cabu, par exemple, s'en donna à cœur joie pour croquer Jean Royer au temps de sa splendeur de pourfendeur de la pornographie.

Campagne 74 : la déconvenue...

Les bras en V de la victoire comme le général de Gaulle, Jean Royer est en pleine campagne présidentielle en ce printemps 1974 où le pays va se doter d'un successeur à feu Georges Pompidou. Le maire de Tours s'est mis sur les rangs. Il croit en son étoile, pense qu'une bonne partie des électeurs partage sa vision d'une société gangrenée par les mœurs dissolues d'une élite décadente. Le maire de Tours, flanqué ici (en bas à droite) de son fidèle Jean Chassagne, tombera de haut au soir du premier tour. Lui qui avait voulu « redonner un cœur à la France », selon le slogan de sa campagne, n'a pas réussi à faire battre celui du citoyen-électeur.

Europe : l'union des non

Les deux hommes sont de la même génération et ne sont donc pas des perdreaux de l'année en politique quand, dans les années 90, ils se retrouvent avec Philippe de Villiers sur les mêmes estrades dans le cadre de la campagne pour les européennes. Charles Pasqua et Jean Royer, fervents souverainistes, sont des partisans du non à l'Europe. Celle des technocrates et des « gens de Bruxelles », tout-puissants et ne tenant aucun compte des aspirations des peuples : c'est du moins ainsi que J. R. voit les choses. Charles Pasqua est sur la même longueur d'ondes.

Pour l'amour du foot

Depuis ses débuts d'instituteur, où il jouait gardien de but, Jean Royer vouait une véritable passion pour le football et le sport en général. Avec la politique, c'était l'autre combat de sa vie.

Une des fiertés de Jean Royer fut l'obtention pour Tours du titre de la ville la plus sportive de France en 1980. (Photo archives NR)

Dîner frugal chez Jean Royer avec entraîneurs et dirigeants du TFC. Au menu : soupe, tomate au sel et une pomme.

C'était tout Royer

« *Hip, hip, hip, hourrah !* » C'était son cri de guerre au stade de la Vallée du Cher pour ses chers footballeurs, les soirs de victoire. Il l'a poussé une dernière fois lors de la montée du Tours FC en ligue 2. Anachronique. Les joueurs d'aujourd'hui ne poussent plus des *« hip hip hip hourrah ! »* mais des *« président… président… président… »* ce qui, en décodé, signifie qu'ils demandent une prime supplémentaire à leur patron. Il ne changera pas… il ne changera jamais, avons-nous pensé en regardant la silhouette austère, couronnée d'un chapeau noir tout aussi austère, haranguer les Bleus comme au bon vieux temps.

Le bon vieux temps, c'était 1969 et sa prise de fonction surprise au poste de président du FC Tours. Le club était au plus bas. Jean Royer n'avait aucun intérêt à en prendre la présidence, si ce n'est une passion soigneusement dissimulée. Une passion du football qui remontait à ses années de formation d'instituteur. Il jouait gardien de but. Il aimait ce poste à responsabilité, à la fois seul et chef d'équipe. Prémonitoire.

En 1978, le FC Tours obtenait le statut pro et disposait d'un nouveau pied-à-terre entre deux fleuves, le stade de la Vallée du Cher. Que de souvenirs ! Notamment sa visite comique, au pas de charge, du nouveau stade, avec ses colistiers et dirigeants, essoufflés à suivre cette énergie faite homme. Jean Royer était un homme pressé.

On se souvient encore de ses fameuses réunions sur le Tours FC au 4e étage de la mairie à cinq heures du matin, car il partait à Paris deux heures plus tard ! La tête ahurie et endormie de ceux qui participaient à ce brain storming unique au monde.

Ou tenez, encore, ses invitations lancées à ses entraîneurs et dirigeants pour des dîners frugaux, chez lui. Au menu : soupe, tomate au sel et une pomme. L'entraîneur Guy Briet, bon vivant, s'en souviendra toute sa vie. Tout Jean Royer : passionné, ascète, rigoureux jusqu'à l'extrême.

Jean Royer a pris ensuite du recul, meurtri par les échecs et sans doute conscient que ses idées ne collaient pas avec un monde de plus en plus lancé vers le business mais il a toujours gardé un œil sur sa « danseuse », au point de faire avaler de longues couleuvres à son conseil municipal.

Après moult tergiversations, Jean Royer se laissera convaincre par Yvon Jublot d'enrôler Delio Onnis, qui sera le symbole des grandes heures du FC Tours en première division. Mais derrière, de gros soucis financiers, assortis d'importants déficits, écorneront l'image de marque du club. A l'époque, nous avions donné du « J. R. Dallas et son univers impitoyable » pour fustiger de tels errements. Balle à blanc qui l'avait fait sourire tant il était habitué aux tirs sans sommation du *Canard enchaîné*.

Ensuite, il a tourné la page, contraint et forcé par un conseil municipal de plus en plus rebelle. Mais il a laissé des souvenirs merveilleux au public tourangeau avec cette Ligue 1. Il a laissé aussi des dettes remboursées par la municipalité suivante. Oui, mais Jean Royer n'a jamais hésité à puiser dans ses économies personnelles pour tenter de sauver le club. Il ne s'est jamais enrichi avec le FC Tours. C'était une aventure, un acte de foi, une vision, un engagement sans retour.

Une de ses plus grandes fiertés fut l'obtention du titre de ville la plus sportive de France, en 1980, avec l'ASPO basket, les EN Tours, le FC Tours, l'ASG Tours en têtes de chapitre. Hormis la natation, tous les autres sports connaîtront des soucis financiers, mourront pour certains et se sauveront pour d'autres, mais après une cure d'amaigrissement douloureuse. Fin de règne difficile.

Un dernier souvenir de Jean Royer. C'était au congrès des journalistes sportifs de France, à Tours. Nos confrères se moquaient de « J. R. », le père-la-pudeur. Il est alors arrivé dans la salle de la mairie, au pas de charge. Et Don Quichotte a commencé à se lancer dans sa croisade préférée : *« Il faut créer un bataillon de moniteurs, des anciens sportifs, qui travailleront dans les clubs, les quartiers difficiles et qui permettront aux enfants de mieux s'insérer dans la cité. Ce sera une excellente reconversion pour les footballeurs, basketteurs ou autres professionnels. »* Avec sa voix de stentor, le tribun retourna comme une crêpe l'assemblée qui avait envie de rêver. La même voix qui criait *« hip, hip, hip, hourrah ! »*

Demain ou après-demain, le stade de la vallée du Cher s'appellera stade Jean-Royer. C'est le moins que la ville de Tours puisse faire. Car s'il y a un endroit où il a été heureux, c'est bien celui-là.

Jean-Éric Zabrodsky.

En 1980, Tours obtient le titre de « Ville la plus sportive de France ». Basket, natation, foot, hockey, toutes ces disciplines sont au sommet de la hiérarchie nationale. Sans doute le fait d'arme dont il était le plus fier. (Photo archives NR)

Du déclin à la défaite

1989, Jean Royer est élu pour un sixième mandat, mais avec une petite mention « passable ». Les six années qui suivent préparent la fin de sa carrière politique.

A la une de *La Nouvelle République* du 13 mars 1989, il est là, fier comme Artaban, jetant du balcon de la mairie le coup d'œil du maître sur « sa » ville. En titre : « Tours (52 %) : Jean Royer le maire la victoire ». J. R. vient de remporter son sixième combat municipal. Il ne sait pas encore que ce sera le dernier. Car le score honorable du député-maire de Tours ne peut cacher la lente érosion de sa popularité. On est loin des plébiscites des précédentes consultations électorales et la personnalité du premier magistrat de la ville ne fait plus l'unanimité, même dans les rangs de la droite. La présence aux municipales d'une liste de socio-professionnels, menée par Roland Weyant, président de la chambre de commerce et d'industrie, en est l'illustration. Les Verts, pour la première fois en lice, obtiennent 8 %.

Comme en 1974, à Toulouse, lors de sa campagne présidentielle, une jeune fille montre ses seins à la foule massée devant l'hôtel de ville de Tours

Faut-il voir dans ce résultat les prémices de la contestation que va bientôt mener l'Aquavit (association pour la qualité de la vie à Tours), emmenée par Claude Pujol, une enseignante attentive aux erreurs architecturales et environnementales de la municipalité ? Et puis, le projet du centre des congrès Vinci, qualifié de « pharaonesque » par ses adversaires, fait aussi souffler au sein de la population quelques vents défavorables. Le choix de l'emplacement du bâtiment, son coût, la gêne occasionnée par le futur chantier font couler encre et salive. Enfin, l'âge du capitaine, même si ce n'est encore évoqué qu'à voix basse dans son entourage, fait parler (Jean Royer a eu 69 ans en 1989).

Certains fidèles du maire commencent à prendre leurs distances, sans aller jusqu'à claquer la porte comme, quelques années plus tôt, son adjoint André Carrêté. J. R. n'a-t-il pas engagé le combat de trop ? Au sein de l'équipe royériste, des failles apparaissent, des mini-clans se forment, des inimitiés se creusent. Et c'est Michel Trochu, l'éternel dauphin d'un Jean Royer dont il ne supporte plus la tutelle, qui va mettre le feu aux poudres. En 1995, le maire repart pour un septième mandat. Seulement, il va trouver sur sa route, outre la liste de gauche de Jean Germain… celle de la dissidence conduite par Michel Trochu. La triangulaire du 18 juin va être fatale au vieux soldat. Le lendemain, la NR évoque « la victoire des fatigués du royérisme », parle de « l'effondrement d'un mythe ». Jean Royer annonce qu'« il se retire totalement de la mairie ». La boucle est bouclée. Comme en 1974, à Toulouse, lors de sa campagne présidentielle, une jeune fille montre ses seins à la foule massée devant l'hôtel de ville de Tours. La gauche tourangelle, en battant J. R. avec l'aide efficace de Michel Trochu, a eu son « grand soir ». Deux ans plus tard, l'ancien ministre abandonne son poste de député.

Pierre Imbert.

1995, battu, Jean Royer se retire entièrement et définitivement de la mairie. Les « fatigués du royérisme » ont eu raison du vieux lion. (Photo archives NR)

Le divorce est rapidement consommé entre le maire de Tours et les milieux culturels de la ville. (Photo archives NR)

Vous avez dit « culture » ?

En jouant habillement avec les cordons de la bourse, Jean Royer influait beaucoup sur le visage de la culture dans sa ville.

Sur une affiche électorale du maire de Tours, une main vengeresse a rajouté un tract : *« A Tours, la matière grise vire au noir… Jean Royer et son équipe enterrent le festival Dehors-Dedans. »* C'est vrai que la municipalité tourangelle ne fit rien ou pas grand chose pour sauver ce festival intelligent, grand public, amusant et aux programmations riches et éclectiques, lancé dans les années 80 par une petite équipe de « cultureux » regroupés autour de Gilles Magréau et son complice tchèque Peter Bu. Pour un déficit qui, à l'époque, devait se monter à 130.000 francs environ, la municipalité ne vint pas au secours de la manifestation. Et Tours dit adieu à un beau festival. Comme elle laissa partir vers Poitiers, impuissante, les Rencontres cinématographiques Henri-Langlois. Jadis, Tours avait aussi perdu son statut de capitale mondiale du court-métrage. Si l'on songe aussi au passage en météore de « De l'encre à l'écran », force est bien de constater que la bonne ville de Jean Royer a toujours eu un problème avec les festivals. Et avec un certain… Alexandre Calder, « oublié » par un Jean Royer par ailleurs assidu des vernissages de salons de peintres du dimanche…

Il aurait voulu être un soleil

En 2006, nous avons retrouvé Jean Royer chez lui, pour faire un bilan de sa très longue carrière. Mais ce jour-là, l'ex-roi Jean avait déjà la tête dans les étoiles.

La rencontre s'est faite un jour de novembre. Jean Royer venait juste de fêter ses 86 ans. Il nous recevait chaleureusement dans son cossu pavillon blanc des Prébendes. Au 26 de la rue Origet. Dans une bâtisse qui se dresse comme un I, aussi droite que fut longtemps la colonne vertébrale de ce hussard. Jamais à cours d'un combat. Qu'il mettait un point d'honneur à gagner par K.-O.

Avec lui, nous voulions faire un bilan de sa carrière. Un tour du propriétaire quoi… Trente-six années passées à la tête d'une ville de 130.000 habitants, ça vous construit un palmarès hors du commun. Et vous forge un personnage de légende. Celui de saint-Jean le bâtisseur. Le quartier des Fontaines, les Rives du Cher, les Douets, le quartier de l'Europe, la rénovation du vieux Tours, l'université François-Rabelais, le stade des Rives du Cher, le centre international des Congrés Vinci… La liste est sans fin.

« Ah, si j'avais été président, j'aurais joué mon rôle comme il le fallait ! »

Arrivé devant l'homme qui fut le tout-puissant maire de la cité de 1959 à 1995, on reste soudain interdit. L'image est rude à voir. Difficile à imaginer. La statue du commandeur est fissurée. L'artiste n'a plus cet aplomb qui faisait de lui un homme au-dessus de la norme. Il faut se rendre à l'évidence. Jean Royer n'est plus le même. Il a la mémoire qui flanche.

Une mémoire autrefois infaillible qui lui permettait de discourir deux heures durant, sans note, enchainant les données économiques les plus complexes, entre deux envolées lyriques. De la haute volée.

L'explication nous vient immédiatement par sa femme Martine, épousée juste avant les municipales de 1995, contre l'avis d'une partie de sa famille. Peu de temps avant que le couple n'adopte une petite fille venue de l'Est, Anastasia.

« Jean a fait une chute sur la tête, rue George-Sand, en février 2004, explique-t-elle. *Un gros hématome lui a pressé le cerveau. Il a été transporté au CHU Trousseau. Un hôpital que j'ai moi-même construit ! »,* rebondit Jean Royer avant de rendre hommage à son « infirmière à domicile » : *« Je suis satisfait, elle s'occupe bien de moi. »*

Dans son immense bureau du 2e étage, il nous invite à visiter sa vie publique, un puzzle trop lourd à garder en mémoire, trop riche pour en faire un bloc cohérent. L'homme a perdu le mode d'emploi de cette mémoire qui fit sa force et qui le propulsa, en 1974, à la candidature de la République face à Giscard et Mitterrand. A peine 4 % au bout du compte, très loin derrière le duo de tête. Mais le roi Jean, père d'une célèbre loi sur le petit commerce, fit tout de même entendre sa voix de stentor. *« J'aurais pu être un exemple. Je voulais être un soleil pour la Nation. C'est mon grand regret. »*

A défaut d'illuminer le pays par sa vision politique, Jean Royer consacra alors de longues heures à sa passion : l'astronomie. *« J'aurais pu devenir un scientifique »,* songe-t-il.

Ceux qui l'ont connu à cette époque se souviennent de la longue lunette installée dans sa chambre qui lui permettait de scruter les astres à perte de vue.

« Si j'avais été président de la République, j'aurais joué mon rôle comme il le fallait. » (Photo archives NR, Gérard Proust)

Une lunette qui ne le quitte pas. Comme ne le quittent pas, non plus, les innombrables souvenirs photographiques qui jalonnent ses étagères. Une séance d'un conseil de ministres où il se trouve en bout de table avec Pierre Mesmer, Michel Poniatowski, Georges Pompidou, Yves Guena. Une remise de légion d'honneur avec Roger Pierrefitte. Plus loin, une photo du général de Gaulle, son modèle.

« Ah, si j'avais été président, j'aurais joué mon rôle comme il le fallait », insiste l'ancien professeur des écoles, homme de devoir.

Au détour de phrases décousues, s'entrecroisent les astres qui courent dans sa tête. Puis, il raconte son chemin vers la foi. Son engagement caritatif aussi. Deux statues de la Sainte-Vierge lui servent de témoin de moralité. Elles trônent près de la fenêtre. En lien direct avec le ciel et le soleil que le maître des lieux convoque d'un regard.

« Au début, on ne se comprenait pas avec Mgr Aubertin, l'archevêque de Tours, mais aujourd'hui, ça se passe très bien. J'ai communié pour la deuxième fois de ma vie en 2005. »

Faute de pouvoir revisiter ses grands chantiers avec lui, et après avoir évoqué très rapidement les élus tourangeaux – Jean Germain, Renaud Donnedieu de Vabres – *« qu'il respecte »,* il se laisse aller à des appréciations livrées ici et là sur quelques personnalités médiatiques : *« Balladur ? Un peu trop mou. Nicolas Hulot ? Il a du cran, j'aimerais le rencontrer… Oui, c'est vrai, j'ai voté pour Le Pen une fois, en 2004, et une fois aussi pour de Villiers. Mais Le Pen a beaucoup changé. Quant à de Villiers, il dit souvent des choses justes. Ségolène Royal ? C'est une femme sympathique qui a de bonnes intentions, et François Hollande présente bien. Nicolas Sarkozy ? Pffuit, rien à dire sur lui ! »* La moue se fige. Un éclair de colère transperce son regard. Pas la peine d'aller plus loin.

Avant de le quitter, il propose de nous prêter un livre, des photos de lui qu'on lui rendra demain ou plus tard. Nous propose de revenir. Juste pour que la porte ne se referme pas à double tour sur une vie désormais peuplée de fantômes et de souvenirs. Alors, on lui pose une dernière question sur son testament politique : *« Non, je n'ai rien à dire. On a fait de Tours une belle ville et j'ai donné naissance à une loi sur le commerce, que presque tout le monde a votée. Après, savoir s'il faut donner mon nom à un musée, à un stade ou à une école, ce n'est pas à moi de le dire. »*

Jacques Benzakoun.